

l'est partout ailleurs, que notre peuple est trop ignorant, que le clergé est trop puissant.....; rengaines d'une ambition qui n'est pas à la hauteur de ses désirs et qui perd complètement de vue son objet en voulant y arriver par mille chemins qui en éloignent. Il n'y a pas deux sortes de libéralisme; les conditions faites au monde moderne ne l'admettent pas; partout la lutte est engagée; d'un côté, les vieilles chaînes du moyen-âge dont le cliquetis résonne partout où il y a ignorance, et de l'autre, l'éducation libre, la lumière de la science dont les résultats s'affirment, dont les vérités se répandent de plus en plus. Si vous ne voulez pas du libéralisme moderne, vous n'avez aucune raison d'être, et vous êtes condamnés fatalement à périr, à périr d'un suicide lent et misérable. Pour la province de Québec, la question en est une de vie ou de mort. S'il ne s'élève pas un nouveau parti pour combattre la domination cléricale et réclamer ouvertement l'éducation libre, il importe peu que les partis existants prennent tel ou tel nom, qu'ils luttent au profit de tels ou tels hommes, il n'y aura rien de changé, et nous continuerons à être une anomalie dans notre siècle, un phénomène qui fait l'étonnement des autres peuples.

Il faut que les libéraux véritables, les hommes avancés qui sont retenus par les liaisons du passé, par d'anciennes et nombreuses attaches au parti pour lequel ils avaient rêvé l'avenir et qu'ils soutiennent encore faute de mieux, se rassemblent et brisent le lien funeste, en même temps que les jeunes gens se composent, se décident et mettent le char en branle.

Nous apprenons qu'il se forme en ce moment à Montréal un club nombreux d'hommes de tous les âges, déterminés à proclamer les vrais principes libéraux, sans sortir des limites qui conviennent à notre pays, et sans vouloir autre chose que ce qui est raisonnable, fondé en justice et en droit, ce que réclame la conscience partout où elle a reçu la lumière; il ne faut pas perdre de temps, il faut connaître le prix de chaque minute et de chaque effort de la volonté. On ne se rend pas bien compte du nombre toujours croissant des adhésions au vrai libéralisme; nous sommes assez nombreux pour faire une figure imposante et assez forts pour élever la voix. Ce qu'il faut, c'est de se réunir, de se tenir et de marcher de l'avant, convaincus que tout est futile, puéril et dérisoire en dehors d'une détermination arrêtée de tout sacrifier au triomphe des principes.

Dès lors qu'il existe un parti cléricale, qui accepte cette dénomination, qui, non seulement l'accepte, mais la réclame, et veut surordonner l'état à l'église, il faut qu'il y ait une résistance anti-cléricale, qui s'affirme et proclame de son côté la souveraineté de l'état. Il n'est pas nécessaire pour cela de descendre dans l'arène politique; à quoi bon et où cela mènerait-il? A de nouvelles faiblesses, à de nouvelles trahisons sans doute. La politique est un grand piège, et les plus forts en sortent souvent meurtris. Ce qu'on a fait en Angleterre, en Suisse, en Italie, aux Etats-Unis, lors-

qu'on a voulu faire triompher un principe, une idée sociale ou un droit auquel se refusait le terrain politique, faisons-le ici. Formons une association, une ligue; les ligues sont le grand levier avec lequel on ébranle les choses vermoulues, avec lequel on prépare longtemps d'avance l'opinion publique, jusqu'à ce que le principe atteigne sa maturité, et alors il est accepté sans effort. C'est là la manière d'agir de tous les hommes qui, chez les peuples modernes, aspirent à conquérir un droit de plus ou une liberté nouvelle, parce que la lutte des idées est la seule qui produise quelque résultat.

Assez longtemps on a fait l'essai des petits moyens, des demi-mesures et de ces conciliations humiliantes où, invariablement, les libéraux ont été les dupes, où ils ont chaque fois cédé et reculé sans rien recevoir en échange des idées qu'ils sacrifiaient. Si cette expérience ne suffisait pas, c'est que nous serions nés pour l'abjection, et rien ne pourrait nous en faire sortir. Mais de toutes parts, au contraire, s'élève un murmure de lassitude et un vent de révolte. Sourd est celui qui ne l'entend pas. A cette clameur encore vague du sentiment public qui s'insurge contre une longue oppression, il faut donner des accents précis, des accents qui pénètrent dans tous les cœurs. Il faut revenir aux jours heureux de "54," alors qu'il existait des libéraux, regagner tout le terrain perdu, proclamer hardiment nos idées, en faire une propagande incessante, les soutenir quand même, être toujours prêt à combattre pour elles, et rester sur le terrain ou remporter la victoire. Partout ailleurs, les libéraux se présentent avec leur vraie figure, sans masque; il est temps que le nôtre tombe; il est temps d'en finir avec les comédies et les duperies; il faut que le public sache le but que nous voulons atteindre afin qu'il puisse nous y suivre; il est inutile de chercher à former une opinion, quand on n'a pas d'opinion soi-même ou qu'on a peur de l'exposer telle qu'elle est.

NOTES ET COMMENTAIRES

La plaidoirie de M. Langelier dans la contestation électorale de Charlevoix, dont l'*Evénement* vient de donner un compte-rendu analytique, est un chef-d'œuvre de raison, de logique et de clarté. La question d'intimidation spirituelle surtout y est traitée de main de maître et de manière à ne pas laisser de place au doute et à l'équivoque. Après un pareil exposé de la cause et une argumentation si lucide, le travail du tribunal chargé de rendre justice à qui de droit dans l'espèce sera facile, et il ne saurait y avoir d'hésitations prolongées.

Si l'élection de M. Langevin n'était pas invalidée, après tous les témoignages entendus et les démonstrations faites par M. Langelier, l'ébahissement du public serait indescriptible. Mais la plaidoirie de M. Langelier n'est pas seulement excellente au point de vue de la raison et de la science légale, elle est encore une preuve d'un grand dévouement patriotique, dans les conditions où se trouve le pays. L'attitude que le vail-